

# L'étang

Que c'est une chose charmante  
De voir cet étang gracieux  
Où, comme en un lit précieux,  
L'onde est toujours calme et dormante !  
Mes yeux, contemplons de plus près  
Les inimitables portraits  
De ce miroir humide ;  
Voyons bien les charmes puissants  
Dont sa glace liquide  
Enchante et trompe tous les sens.

Déjà je vois sous ce rivage  
La terre jointe avec les cieux,  
Faire un chaos délicieux  
Et de l'onde et de leur image.  
Je vois le grand astre du jour  
Rouler, dans ce flottant séjour,  
Le char de la lumière ;  
Et, sans offenser de ses feux  
La fraîcheur coutumière,  
Dorer son cristal lumineux.

Je vois les tilleuls et les chênes,  
Ces géants de cent bras armés,  
Ainsi que d'eux-mêmes charmés,  
Y mirer leurs têtes hautaines ;

Je vois aussi leurs grands rameaux  
Si bien tracer dedans les eaux  
Leur mobile peinture,  
Qu'on ne sait si l'onde, en tremblant,  
Fait trembler leur verdure,  
Ou plutôt l'air même et le vent.

Là, l'hirondelle voltigeante,  
Rasant les flots clairs et polis,  
Y vient, avec cent petits cris,  
Baiser son image naissante.  
Là, mille autres petits oiseaux  
Peignent encore dans les eaux  
Leur éclatant plumage :  
L'œil ne peut juger au dehors  
Qui vole ou bien qui nage  
De leurs ombres et de leurs corps.

Quelles richesses admirables  
N'ont point ces nageurs marquetés,  
Ces poissons aux dos argentés,  
Sur leurs écailles agréables !  
Ici je les vois s'assembler,  
Se mêler et se démêler  
Dans leur couche profonde ;  
Là, je les vois (Dieu ! quels attraits ! )  
Se promenant dans l'onde,  
Se promener dans les forêts.

Je les vois, en troupes légères,

S'élancer de leur lit natal ;  
Puis tombant, peindre en ce cristal  
Mille couronnes passagères.  
L'on dirait que, comme envieux  
De voir nager dedans ces lieux  
Tant de bandes volantes,  
Perçant les remparts entrouverts  
De leurs prisons brillantes,  
Ils veulent s'enfuir dans les airs.

Enfin, ce beau tapis liquide  
Semble enfermer entre ses bords  
Tout ce que vomit de trésors  
L'Océan sur un sable aride :  
Ici l'or et l'azur des cieux  
Font de leur éclat précieux,  
Comme un riche mélange ;  
Là l'émeraude des rameaux,  
D'une agréable frange,  
Entoure le cristal des eaux.

Mais quelle soudaine tourmente,  
Comme de beaux songes trompeurs,  
Dissipant toutes les couleurs,  
Vient réveiller l'onde dormante ?  
Déjà ses flots entrepoussés  
Roulent cent monceaux empressés  
De perles ondoyantes,  
Et n'étaient pas moins d'attraits  
Sur leurs vagues bruyantes

Que dans leurs tranquilles portraits.

Jean Racine (1639–1699)